CONSIDÉRATIONS MÉDICALES, SUR LES MALADIES ENDÉMIQUES;

Tribut académique, offert et soutenu à l'École de Médecine de Montpellier, le 22 Prairial An XII. 11 Juin 1804.

Par JEAN-MARIE BÉGUERIE, natif de Bagnères (Adour), Département des Hautes-Pyrénées, Ex-Prévôt de la ci-devant École royale de Chirurgie-pratique de cette Ville, Ex-Chirurgien-major de 1.re classe aux armées de l'Océan, de l'Isle de Corse, d'Italie et des Indes orientales et occidentales; bréveté du ci-devant Régiment de la Reine, infanterie, aujourd'hui 86.e Régiment de ligne; pensionné du Gouvernement;

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE, *conformément à la loi du 19 Ventôse An XI.*

A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE J.-G. TOURNEL, IMPRIMEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE, PLACE DE LA PRÉFECTURE, N.° 216.

AN XII — 1804.

AU GÉNÉRAL CANCLAUX,

Ex-Général en chef de l'Armée de l'Océan, Ex-Ambassadeur de la République Française près le Roi de Naples et des deux Siciles;

Inspecteur-Général Divisionnaire de Cavalerie, Président du Collége électoral de la Seine.

Puisse l'homme illustre à qui je dédie ce foible Essai, se persuader que je n'ai eu d'autre motif en le lui offrant, que de publier ses bienfaits, en attendant que des circonstances plus favorables me mettent dans le cas d'effectuer une reconnoissance que mon cœur sent si bien, mais qu'il exprimeroit si foiblement.

J. M. BÉGUERIE.

A M. BALAGUIER,

Ex-Professeur de la ci-devant Ecole royale de Chirurgie-pratique; Ex-Pensionné de la ci-devaut Province de Languedoc, pour démontrer l'Anatomie à l'Ecole de Peinture; Ex-Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu St.-Eloi.

Puissiez-vous, mon illustre Maître, retrouver dans cet Essai la preuve de l'utilité de vos savantes leçons, ainsi que de mon attachement et de ma vive reconnoissance.

A M. BARREAU,

De Bagnères, Docteur en Médecine de l'ancienne Université de Montpellier.

Vous avez aussi de grands droits à ma vive reconnoissance, daignez en accueillir l'hommage.

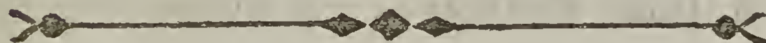
AUX OFFICIERS DU 86.e RÉGIMENT DE LIGNE.

A ceux qui m'ont toujours honoré de leur estime, de leur amitié et de leur confiance, comme un gage de mon sincère et éternel attachement.

JEAN-MARIE BÉGUERIE.



CONSIDÉRATIONS MÉDICALES, SUR LES MALADIES ENDÉMIQUES.



Le sujet que je me propose de traiter, quoique offrant un intérêt assez grand, n'a encore fixé l'attention que d'un très-petit nombre de Médecins : on trouve bien des Dissertations éparses, et même des Ouvrages sur plusieurs maladies endémiques, mais personne, que je sache, n'a pensé à examiner de

suite et sous tous leurs rapports, chacune de ces maladies, et ne s'est contenté d'exposer seulement les résultats d'un pareil examen. Si l'on a donné quelques idées sur l'endémicité, c'est le plus souvent sans ordre et sans méthode, et d'après des vues particulières, plutôt que d'après un plan bien entendu. Il m'a paru nécessaire, au risque de dire des choses souvent répétées, de donner mon travail ainsi qu'il a été fait. En considérant d'abord, d'une manière rapide pourtant, les diverses maladies endémiques, j'offre à chacun le moyen de juger de la vérité des résultats que j'aurai exposé, et de reconnoître dans quel cas mes conclusions cessent d'être rigoureuses.

On voit que cette méthode est celle qui estvraiment analytique. Je ne prétends pas exposer scrupuleusement et traiter à fond de toutes les maladies endémiques: il peut même en échapper quelqu'une à l'énumération que j'en fais; mais les faits que je rapporterai sur chacune de celles sur lesquelles je me propose de m'étendre, seront le résultat de l'observation la plus scrupuleuse, et de l'examen le plus attentif.

On est convenu d'appeler maladies endémiques, celles qui attaquent d'une manière *constante* et *périodique* les habitans d'un pays dans lequel elles ont

pris naissance ; de ce nombre sont le yaws, le pian, la lèpre, l'éléphantiasis, la veine de Médine, le béribéri, l'hépatitis, etc.

Les connoissances que nous avons sur l'yaws et le pian ne sont pas très-étendues : cependant elles suffisent pour nous faire juger que ces deux maladies sont d'une nature assez uniforme, et conservent avec le syphilis des rapports très-intimes.

Aucun âge n'est exempt de ces maux dégoûtans ; l'enfance et la vieillesse y sont également exposées. S'il faut en croire même des Auteurs dignes de foi, il paroît qu'on s'est mépris lorsqu'on a affirmé qu'il suffisoit d'avoir subi une fois l'infection pour en être désormais à l'abri. L'éruption des pustules et des excroissances, semble bien ne pas avoir lieu une seconde fois, après que la maladie a cessé, soit par l'effet du régime, des sudorifiques, etc., mais les ulcères, les exostoses, et le ravage du virus sur les parties internes, ne sont pas moins susceptibles d'être renouvelés que ceux qui sont le produit du virus syphillitique.

La faculté contagieuse de l'yaws et du pian est assez grande : le contact cutané d'une personne infectée suffit pour les communiquer. Le plus souvent cependant, le virus est transposé d'un individu à l'autre

par une espèce de mouche qui se pose sur les ulcères, et l'inocule ensuite, soit par la piqûre, soit en se plaçant seulement sur d'autres ulcères déjà existans.

Chacun sait que la patrie de ces maladies n'est pas unique : l'yaws attaque les nègres de la Guinée ; le pian est endémique à St.-Domingue et dans quelques autres endroits des Antilles. Les blancs, soit dans les États-Unis où les nègres portent le mal, soit à St.-Domingue, paroissent peu sujets à l'infection, quoique cependant ils n'en soient pas tout-à-fait exempts. Peut-être que les soins qu'ils donnent à leur régime, et la facilité de se mettre à l'abri d'une foule de causes malfaisantes qui pèsent sur les esclaves, sont des circonstances suffisantes pour les dérober au développement de la maladie.

On sent combien l'influence d'un climat excessivement chaud et humide, d'un pays rempli de marais et d'eaux stagnantes, doit être nuisible à des hommes qui sans précaution, reçoivent l'influence de toutes ces causes, à des hommes qui ignorent l'art de soustraire le corps à leur action, qui ne connoissent d'autre exercice que celui que commandent de modiques besoins, et d'autre vertu que l'accomplissement de leurs désirs.

Il est bon de remarquer que les parties les plus civilisées de l'Afrique, ne semblent pas exposées à l'yaws, et que les Européens ne trouvèrent dans le Pérou, ni dans le Mexique aucune maladie qui ressemblât au pian ou à la vérole.

On ne sauroit douter de la spécificité dont jouit le mercure contre le pian et l'yaws, dès qu'ils ont affecté la constitution entière. Il peut d'ailleurs arrêter dès le principe le progrès de la maladie, quoique selon certains, il ne fasse qu'en retarder le développement.

Il me paroitroit beaucoup moins important qu'on ne l'a cru, de fixer d'une manière très-précise l'époque de l'apparition de la maladie vénérienne et l'endroit où elle a pris naissance, s'il étoit prouvé que le pian des Américains, ou l'yaws des Africains, sont des maladies de nature uniforme, et qu'ils ont pu donner lieu à cette maladie. Presque tous les auteurs, en nous donnant la description de la syphillis et de son début, nous fournissent les moyens de croire qu'elle y ressembloit beaucoup, lors de son invasion, soit par les pustules en forme de gland ou de framboise, soit par les ulcères, etc., combien l'uniformité des moyens curatifs ne les rapproche-t-elle pas d'ailleurs?

Une chose non moins importante à remarquer, et qui peut jeter un grand jour sur cette question, c'est que le virus syphillitique d'Europe, transporté dans le Canada, y a produit une affection qui offre le caractère qu'avoit la vérole à son début, et qui se rapproche beaucoup du pian et de l'yaws, avec cette différence, qu'elle est beaucoup plus contagieuse. Cette partie de l'Amérique se trouveroit-elle disposée comme l'étoit l'Europe il y a trois siècles? Le virus ne paroîtroit-il avoir changé de nature que parce que nous possédons le moyen d'arrêter au plutôt ses ravages? Si l'on considère que les pustules et les excroissances ne sont pas nécessaires pour constituer l'yaws et le pian, qu'elles ne reparoissent pas une seconde fois, quoique les ulcères et les autres symptômes se montrent de nouveau, on découvrira des traits de ressemblance bien plus saillans entre ces affections et la syphillis.

Celle-ci offre encore dans certains cas invétérés, et dans certaines contrées de l'Europe qui furent les premières ravagées par elle, un caractère qui se rapproche beaucoup de celui qu'elle montre dans le Canada, et de la violence qu'elle avoit à son début. De nos jours même, quand un malade, atteint d'une vérole confirmée, la transmet autrement que par le

coït, c'est-à-dire, par les baisers lascifs, par le contact de quelques parties dépourvues d'épiderme, la maladie acquise ainsi paroît le plus souvent avec un degré d'énergie bien plus fort que celle qui est prise par le coït.

Comme l'ulcération de la bouche devoit être très-fréquente dans le commencement du syphillis, et qu'elle l'est beaucoup dans la maladie du Canada, il n'est pas étonnant que le virus ait agi sur ceux qui se servoient des verres, des cuillers des mets, qu'avoient sali des personnes infectées : je connois un jeune homme qui fut atteint d'une vérole des plus terribles pour avoir fumé par mégarde un morceau de tabac qu'avoit déjà fumé en partie un homme atteint d'un aphte vénérien. La salive et peut-être même le souffle intimément reçu, ont pu être des moyens très-dangereux de communiquer le virus.

Quant à ce qu'on rapporte de sa transmission au moyen de l'air, par les fréquentations des appartemens livrés à une personne affectée, il y a, je crois, beaucoup à rabattre, soit parce que les Médecins qui ont affirmé ces faits ont pu être l'écho du peuple, ami des choses extraordinaires, des Prêtres qui souvent attaqués de la maladie, ne vouloient point pa-

roître l'avoir acquise par des moyens condamnés par les lois de leur état ; ou bien, si les écrivains étoient de bonne foi, nous devons toujours croire, d'après les observations d'aujourd'hui, qu'ils se sont trompés dans les leurs.

On n'est pas embarrassé en Egypte pour décider quand est-ce que la lèpre existe chez un individu (j'entends ici parler de la lèpre des Arabes, ou éléphantiasis des Grecs), du moins lorsqu'elle n'est pas à une époque très-rapprochée de sa formation. L'influence du climat en modifiant cette maladie portée en Europe, lors des croisades, sembloit avoir rendu ses caractères plus incertains et plus variables. Les difficultés qu'on a élevées sur la faculté contagieuse de cette affection, sont le produit d'un jugement légèrement établi. Au lieu de considérer encore ici l'influence des climats et les degrés différens de la maladie, on a conclu la négative de ce qu'elle ne se communique pas aujourd'hui chez nous d'un individu à l'autre, et qu'elle ne se propage que très-difficilement dans les lieux mêmes où elle est endémique, tant que l'ulcération n'est pas fortement éta-

blie; cependant les observations des Médecins Français qui ont vu et traité la maladie en Egypte, ne laissent aucun doute sur la faculté contagieuse de la lèpre. Il a suffi à un soldat d'avoir couché sur un matelas dérobé à un lépreux, pour gagner le mal; et il est probable, d'après l'assertion de M. Larrey, aujourd'hui Inspecteur du Conseil de santé, qu'elle s'est communiquée à un officier dont le lit se trouvoit placé à côté de celui d'un militaire lépreux.

La lèpre n'est pas bornée à quelques contrées de l'Afrique; on la trouve avec quelques modifications à Cayenne, dans l'Indoustan, à la Guadeloupe, à Carthagène et à Java; je l'ai observée moi-même dans ce dernier endroit.

Les Auteurs ne s'accordent point sur les effets du mercure et de ses diverses préparations dans cette maladie: ce sont principalement ceux qui l'ont vue dans son pays natal, qui trouvent nuisible l'administration de ce médicament. Baillou et plusieurs autres Médecins Français ont au contraire regardé le mercure comme une sorte de spécifique: cette différence viendroit-elle de ce que les uns n'ont employé le mercure que dans des cas où il y avoit une disposition scorbutique, tandis que les autres l'ont

administré, ou dans des cas différens ou peut-être même d'une manière plus appropriée. Cette différence tiendroit-elle encore à l'influence du climat, c'est ce que je ne me permets pas de décider.

Puisque la lèpre règne à peu près généralement, quoique sous des formes un peu différentes dans la plupart des climats chauds et où la température des jours et des nuits est très-inégale, il faut bien reconnoître que c'est à l'influence des climats qu'elle est due. Si l'on joint à cette cause l'oubli des précautions nécessaires pour s'en mettre à l'abri, l'usage des eaux saumatrées et mal choisies, des mauvais alimens ; le défaut de propreté ; la négligence de l'exercice, et de bien d'autres moyens propres à donner aux organes cutanés et lymphatiques, une énergie convenable, on ne sera pas surpris qu'elle attaque plus particulièrement les peuplades misérables et errantes, ou la classe pauvre de certaines nations civilisées : nous voyons quelquefois, mais très-rarement, dans nos pays, par l'action des causes analogues aux dernières dont j'ai parlé, des éruptions qui se rapprochent beaucoup de la lèpre.

Quand l'éléphantiasis existe sans aucune complication, il est aisé de le distinguer de la lèpre. Le

visage est sain , ainsi que les parties supérieures , et le siége de la maladie est du genou au pied. Il est très-fréquent dans les lieux bas et marécageux de l'Egypte là où se trouvent de nombreuses rivières, et sur les côtes baignées par la Méditerranée. Bruce l'a vu régner endémiquement en Ethyopie, contrée où l'année n'a que deux saisons; la pluie y est presque constante pendant six mois; pendant les six autres mois, le ciel est sans nuage, et le soleil darde verticalement ses rayons. A des jours brûlans, succèdent alors des nuits froides, et l'on sent désagréablement aux pieds la fraîcheur du sol.

Les Ethyopiens font usage d'eau stagnante et presque putride pendant quatre mois de l'année. La classe la plus nombreuse, qui est plus pauvre, dort presque nue exposée à la fraîcheur des nuits.

Il ne paroît pas que l'éléphantiasis soit très-contagieux, du moins Bruce a vu des malades au plus haut degré, communiquer avec leurs femmes sans danger pour celles-ci. Il ne paroît pas même se transmettre par hérédité, car les enfans naissent sains, quoique devant le jour à des parens les plus infectés de ce mal.

L'éléphantiasis peut exister de concert avec la lèpre. Il semble lui-même n'être qu'une lèpre partielle, cir-

constance qui a engagé sans doute plusieurs auteurs à confondre ces deux maladies.

Chacun sait que l'engorgement de la glande tyroïde, connu sous le nom de goître, est endémique dans certaines vallées, au pied des Pyrénées, des Alpes, des montagnes du Gevaudan, etc. Aucun âge n'en est à l'abri : son apparition est seulement plus ou moins prompte, selon le nombre des causes qui favorisent sa formation, les femmes en sont plus facilement affectées que les hommes, et la tumeur offre chez elles, toutes choses égales d'ailleurs, de plus amples dimensions.

Le développement de la maladie est favorisé par l'existence des affections générales du système lymphatique, comme les scrofules, les écrouelles, etc. Les tempéramens foibles et cachectiques sont encore des causes de ce développement. Quelquefois aussi cette maladie est transmise par hérédité.

Jaloux de découvrir les causes qui pouvoient déterminer immédiatement la formation des goîtres, la plupart des auteurs se sont occupés à quelques circonstances qui semblent propres à produire de mauvais effets, ou se sont contentés de répéter le bruit du vulgaire ; ainsi, selon les uns, c'est l'usage des eaux qui

provienent de la fonte des neiges ou des glaces, qui donne le goître aux habitans des Alpes et des Pyrénées ; selon d'autres, il ne faut accuser que les sels calcaires que contiennent les eaux ; selon d'autres, enfin, les alimens grossiers et indigestes dont on use dans les montagnes, sont les seules causes du mal ; mais toutes ces explications s'évanouissent ou paroissent du moins trop générales, lorsqu'un examen attentif nous fait découvrir des causes bien plus vraisemblables dans le climat et la situation des pays où règne cette maladie.

M. Theil, docteur médecin à Barêges, confirmant les observations que M. Fodéré a fait dans la vallée de Maurienne, remarque, que dans les villages élevés et les plus voisins de la chaine primordiale des Pyrénées, le goître est inconnu, ou du moins aussi rare que dans les contrées les plus éloignées des montagnes ; que de plusieurs villages très-rapprochés, dont les habitans se servent des mêmes eaux, usent d'alimens uniformes, se livrent au même genre d'occupations, le goître est endémique dans les uns et absolument inconnu dans les autres : c'est ainsi que dans le département de l'Ardèche, le goître est très-commun à Mendezet, à Malzien, villes situées

dans un bas-fond, ne paroît point à St.-Chely au bourg, situé au milieu de la distance qui sépare celles-ci ; mais St.-Chely est placé sur un endroit élevé ; les habitans n'y respirent point un air humine comme dans les endroits précités.

Il est de fait que dans les Pyrénées et les Alpes le goître est borné aux vallées formées par la chaine secondaire des montagnes. Le sol profond de ces vallées est ombragé par un nombre considérable d'arbres de toute espèce et entrecoupé de plusieurs marais ; il reçoit les eaux de toutes les chaines des montagnes, ce qui y multiplie les torrens et augmente l'humidité : les nuages qu'attire le voisinage des monts et les vapeurs qui s'élèvent sans cesse des eaux stagnantes, n'y sont point battus par les vents qui trouvent très-difficilement accès. Le soleil y darde des rayons qui se réfléchissent de tout côté, entretiennent une atmosphère chaude et humide, dont l'influence est encore favorisée par la manière de vivre des habitans, et leur logement qui consiste en des maisons très-basses, mal aérées et qui leur sont pour ainsi dire communes avec leurs bestiaux.

A l'appui de ce que je viens de dire concernant la dernière cause que je rapporte du goître, je citerai

encore les vallées de Barèges, d'Asun et de Campan d'Aure, qui sont des vallées primitives. Le goître est inconnu dans les divers endroits où les habitans respirent un air libre et pur, tandis, qu'il règne d'une manière générale dans les vallées secondaires, comme le Lavedan, D'avant-aigue et quelques villages aux environs de Bagnères où l'on est exposé aux diverses influences vicieuses dont je viens de parler.

Quoique les écrouelles ne puissent être regardées comme une maladie véritablement endémique, puisqu'elle se retrouve dans une foule de contrées et qu'elle n'attaque qu'un petit nombre d'individus, j'ai cru pourtant qu'il n'étoit pas inutile d'en dire ici quelque chose. En effet, si l'on établissoit plusieurs degrés d'endémicité, on ne pourroit pas nier que l'affection scrofuleuse ne méritât le premier rang de suite après l'affection dont nous venons de parler. On la retrouve dans la plus grande partie des contrées de l'Europe ; mais, cependant, elle est plus commune dans les pays froids et humides de l'Angleterre qu'en France et en Italie. Peut-être que si elle affecte, d'une manière particulière, certaines

contrées de l'Espagne, c'est qu'outre l'humidité et les autres causes, son développement y est beaucoup favorisé par celui des maladies vénériennes qui y sont très-communes, et qu'on sait très-propres à produire cet effet. J'observerai que l'Espagne ne paroissoit pas du temps des Romains, exposée à cette affection; ce qui sans doute vient moins d'une seule cause, que de l'ensemble de plusieurs, telles que le genre de vie, le mélange du sang Africain, la négligence de certaines lois de propreté, la fréquence des maladies vénériennes, etc. Voyez le savant mémoire du célèbre Professeur Baumes, sur le vice scrofuleux, couronné par l'Académie.

Les écrouelles sont encore très-communes dans un grand nombre de pays situés au bas des montagnes élevées, telles que les Alpes, les Pyrénées, etc. Elles règnent en outre de préférence dans les grandes villes et surtout parmi les individus de la classe pauvre, ce qui peut jeter quelque jour sur le genre des causes qui les produisent. Plusieurs, ne considérant qu'une partie des faits, ont avancé que l'air des montagnes étoit une des circonstances qui favorisoient le plus le développement des écrouelles; cependant, pour que cette assertion fût vraie, il faudroit qu'on les

retrouvât dans tous les pays situés au bas des montagnes en Europe et dans les autres parties du monde; car on sait que la température des lieux élevés est assez uniforme sous des degrés de latitude même éloignés ; mais les Pyrénées , les Alpes offrent un grand nombre de villages où les écrouelles ne se montrent pas ; et l'on sait qu'elles ne règnent guère qu'en Europe. Très-souvent même on voit des paysans qui quittant les montagnes et la vie active de berger , trouvent dans une manière de vivre plus commode et plus sédentaire , au sein des villes qu'ils viennent habiter , une source féconde de causes qui donnent au vice scrofuleux une énergie qu'il n'auroit pas eue sans ce changement. Voyez le mémoire déjà cité.

Je crois qu'une grande partie des causes que nous avons jugées propres à favoriser le développement du goître , et, plus que toutes les autres , l'air humide et froid , surtout celui qu'on reçoit pendant les nuits ; l'usage des alimens abondans en mucilages , les légumes , les laitages , etc. ; les boissons impures ; un travail forcé ; cet ensemble de causes affoiblissantes qu'on retrouve partout en Europe dans la

classe du peuple, sont les circonstances qui aident le plus l'apparition du vice scrofuleux.

Il est bon de remarquer que l'hiver est la saison des écrouelles ; que c'est sur les enfans qu'elles exercent principalement leur ravage, qu'au commencement le développement musculaire met un terme à celui des écrouelles ; que cette maladie épargne la classe riche. Cela ne prouve-t-il pas la vérité de ce que nous avons déjà établi.

Peut-être pourroit-on trouver quelqu'analogie entre l'affection scrofuleuse et l'affection lépreuse, en ce qu'elles portent l'une et l'autre leur action sur les systèmes glandulaire et lymphatique : mais je ne puis m'occuper ici de ces recherches.

On reconnoît bien manifestement l'influence des climats, quand on considère qu'en Angleterre c'est sur les poumons principalement que le vice scrofuleux établit son impression ; que dans les villes méridionales ce sont les glandes de l'extrémité du corps qui sont le plus affectées, et que dans certains pays celles de l'abdomen en sont presque toujours le siége.

La plique affecte tantôt la chevelure entière ; tantôt il n'y a qu'un ou plusieurs cordons de cheveux

entortillés ensemble ; les poils qui touchent aux parties génitales sont aussi quelquefois le siège de cette maladie.

Une chose qui a paru faire douter certains Auteurs de l'existence de la plique telle que quelques uns l'ont écrite, c'est qu'il y a des Polonais qui se donnent de fausses pliques en s'oignant la tête avec des substances irritantes, grasses et onctueuses ; en négligeant de soigner leurs cheveux, etc. qui s'entortillent alors, se collent par l'effet de ces applications ; mais tout le mal s'évanouit par la coupe des cheveux. On distingue d'ailleurs cette plique de la vraie en ce qu'il n'y a point de matière visqueuse qui enduise les cheveux et leur ôte leur poli ; en ce qu'elle n'est point précédée de l'appareil des symptômes familiers à la vraie ; en ce que le diamètre des cheveux ne change pas et qu'on peut, sans danger, les couper, ou les démêler

La plique règne épidémiquement dans la Pologne, la Lituanie, la Russie rouge et la Petite-Tartarie ; elle est quelquefois héréditaire, et est susceptible de se communiquer par contagion, lorsque le corps s'y trouve convenablement disposé.

La misère dans laquelle vivent les juifs dans tous les

pays, les expose beaucoup plus que les autres étrangers à être attaqués de la plique, ordinairement il faut que plusieurs générations s'écoulent avant que les individus des autres nations s'y trouvent sujets. Quoique Sauvages rapporte l'exemple d'un officier français qui revint de Pologne avec trois cordons de plique, cette seule exception ne doit point nous faire écarter de la règle générale; d'ailleurs ce militaire pouvoit s'être exposé de plus près à la contagion, être d'une constitution plus propre au développement de cette maladie, peut-être même n'avoit-il qu'une fausse plique.

Une circonstance assez particulière, c'est que plusieurs animaux domestiques ne sont pas à l'abri de la plique: les chiens et les chevaux en sont assez fréquemment atteints, et il en est des animaux qui ne sont point depuis plusieurs générations dans le pays, comme des individus de l'espèce humaine.

En considérant les circonstances particulières aux pays où règne la plique, on trouve que l'atmosphère y est généralement froide, que le vent du sud ne souffle qu'après avoir passé sur les glaces des monts *Krapak*; que l'air s'est chargé d'exhalaisons sulfureuses ou autres qui s'élèvent des mines, des sour-

ces des eaux minérales, etc.; les marais, les lacs y sont aussi très-nombreux. La classe pauvre des habitans, qui fait usage de ces eaux mal saines, et qui vit dans une grande malpropreté, est plus exposée à la maladie que la classe aisée.

Ce qui paroît prouver que la plique dépend moins de l'usage des eaux malfaisantes et d'une mauvaise nourriture, que du climat, c'est l'observation que je viens de rapporter relativement aux animaux.

De la Peste.

Une chose très-remarquable et qui a été observée par tous les Médecins qui ont suivi l'armée française en Egypte, c'est que la peste n'y fait ordinairement de grands ravages que lorsqu'elle s'accompagne de quelqu'une des affections fébriles familières au pays.

Il paroît que la contagion pestilentielle se circonscrit souvent en Egypte dans des limites assez étroites. M. Pugnet rapporte que la garnison de Damiette fut mise à l'abri de l'infection par la seule précaution qu'elle

prit de passer le Nil pour aller camper sur la rive opposée.

Il suffit, dans presque tous les temps, aux personnes riches qui habitent les villes infectées, de se séquestrer, ou de communiquer le moins possible avec le reste des habitans infectés, pour se dispenser de payer le tribut à la peste.

Lors de la dernière expédition, les médecins et les militaires en grade partageoient rarement le sort de la multitude, tant qu'ils pouvoient se soustraire à la ſatigue et aux privations imposées aux soldats, et se mettre à l'usage des lotions avec du vinaigre.

Le plus souvent, l'infection observoit un certain ordre dans son développement par rapport aux individus de différentes Nations. Les Turcs étoient les derniers atteints; les Grecs l'étoient plus difficilement que les Français. D'après l'observation de M. Pugnet, les Nègres se trouvoient les plus maltraités. Si les ravages ont été quelquefois plus grands chez les habitans que chez les vainqueurs, je pense que cela est dû au peu de soin que les premiers prenoient pour se mettre à l'abri de la contagion, au mauvais traitement, au refus de toute méthode curative.

On sent combien la peste, lorsqu'elle se complique

surtout avec quelqu'autre affection, doit devenir meurtrière pour ces habitans, quand elle est mal traitée, ce qui doit être le plus souvent. Les habitans des pays situés dans une latitude analogue à celle de l'Egypte, sont cependant exempts de la peste, ce qui fait qu'on ne peut guère attribuer, au moins d'une manière absolue, la cause de cette maladie aux chaleurs et à la différence de température des jours et des nuits.

On ne pourroit guère non plus attribuer l'endémicité de la peste au débordement régulier des eaux du Nil ; car, quoique toutes les maladies vraiment pestilentielles qui, dans des temps très-reculés, ont ravagé le monde, semblent avoir pris naissance en Egypte, l'histoire ne nous parle pas de la peste comme d'une maladie endémique dans ce pays; elle y paroissoit à des époques très-rapprochées, pour qu'on dût accuser de son apparition une cause constante ; cependant, comme l'irrigation des eaux du Nil étoit beaucoup mieux soignée par les anciens, qui semblent avoir été bien plus jaloux que les modernes Egyptiens d'empêcher la longue stagnation des eaux, cette circonstance est devenue de nos jours du plus grand poids. Elle doit être très-puissante,

puisque le Saïd où souffle le kempsin et où la chaleur est extrême, mais où le Nil est contenu et déborde à peine, est rarement attaqué de la peste.

En joignant donc à cette circonstance toutes celles qui aujourd'hui sont particulières à l'Egypte, et qui lui ont été autrefois étrangères, on réunira une foule de causes propres à reproduire sans cesse et à y perpétuer la maladie. La nouvelle construction des villes, qui semble avoir été dictée par le seul motif de se défendre des rayons du soleil; les rues étroites et tortueuses qui y sont pratiquées, l'espèce de boue dans laquelle on y est plongé, lorsque les pluies sont de quelque durée, l'inattention qu'on a eu de ne point placer les habitations sur les endroits élevés; la négligence fatale qui permet l'accumulation des immondices de toute sorte, dans les villes même ou dans leurs environs; l'usage qu'ont les Turcs de placer près de leurs habitations, leurs tombeaux, où les cadavres se décomposent, pour ainsi dire, à l'air libre; l'oubli de toutes les lois de la gymnastique et de la prudence, oubli qu'une religion fatale commande; la dégradation physique et morale qu'entraîne un gouvernement despotique, etc.; ne voilà-t-il pas une infinité de causes dont l'action réunie

est capable de produire les affections les plus pestilentielles? Toutes les causes qui exercent leur empire avec plus ou moins de violence dans les diverses parties de la basse Egypte, semblent travailler lentement, et être mises en jeu par l'action de la chaleur du premier Eté, et des vents brûlans du Sud.

De la fièvre jaune.

J'ai été à portée plusieurs fois de voir la fièvre jaune exercer ses ravages dans l'Inde, l'Afrique et à St.-Domingue, et j'ai vu souvent cette maladie marcher d'un pas si rapide et avec tant de force, qu'on ne pouvoit se promettre de grands succès du traitement le mieux combiné. Ceci est surtout vrai pour les Européens qui passent aux Antilles : les guerriers infortunés que j'avois suivis au Cap Français, au Fort Dauphin et au Port-au-Prince ne m'en ont donné que de trop funestes preuves.

Les Médecins vraiment éclairés ne comptent pas plus sur les prétendus spécifiques contre la fièvre jaune, que sur ceux indiqués contre les autres sortes de typhus. Si les suites heureuses d'un ptyalisme modéré,

et la spécificité prétendue des mercuriels contre toutes les affections du foie, ont pu donner une vogue extraordinaire au muriate de mercure, des observations sages et répétées ont bientôt ôté à ce médicament toutes ses propriétés magiques. Il n'y a rien de bon à attendre, ainsi que l'a parfaitement démontré le Professeur Berthe, que d'un traitement selon la méthode analytique.

Plusienrs Médecins ont vu, soit aux Antilles, soit dans les Etats-Unis, que la fièvre jaune présentoit, en certains cas, le type rémittent; et alors, selon eux, l'écorce du Pérou administrée comme dans les fièvres intermittentes pernicieuses, opéroit les meilleurs effets. J'ignore jusqu'à quel point ces observations sont vraies, et si l'on n'a pas pris pour la fièvre jaune des fièvres intermittentes malignes, ou des affections fébriles vraiment compliquées.

Une question importante et sur laquelle les avis sont très-partagés, c'est de savoir si la fièvre jaune jouit de la faculté de se transmettre par contagion. En mettant de côté les assertions répétées de tous ceux qui ne sont pas Médecins, et les observations qui paroissent peu exactes, il reste encore pour l'affirmative des suffrages bien dignes de foi. Je ne citerai

que ceux de Linning, de Currie et du Professeur Berthe, historien impartial et habile de la fièvre jaune qui a ravagé l'Andalousie. Peut-être pourroit-on accorder les deux opinions contradictoires, également défendues par des hommes célèbres, en cessant de s'appuyer sur les faits.

On sait que, pour qu'une matière contagieuse quelconque agisse sur le corps vivant, il faut que celui-ci soit toujours dans des circonstances qui en favorisent l'action et le développement. Sans cela, comment concevroit-on pourquoi, dans certains cas, les étrangers qui abordent dans les villes ravagées de la peste se trouvent à l'abri de l'infection? pourquoi, parmi les personnes qui communiquent avec une femme atteinte de la maladie syphillitique, les unes éprouvent cette maladie, tandis que les autres en sont exemptes? C'est ainsi que l'on voit quelquefois la fièvre jaune se déclarer sur un vaisseau qui est en pleine mer. Les malades communiquent, lors de l'abordage, avec les habitans des villes où ils aboutissent, sans que ceux-ci gagnent la maladie.

Le mot de contagion ne doit pas emporter l'idée d'une communication immédiate et nécessaire. La disposition à être affecté peut devenir plus ou moins

difficile à acquérir, ou plus ou moins facile à perdre. La petite vérole nous en offre un exemple ; de même les personnes qui ont été déjà affectées de la fièvre jaune en sont difficilement atteintes une seconde fois, tandis qu'elle est bien éminemment contagieuse pour les Européens qui se transportent en Amérique, et surtout dans les contrées méridionales de cette partic du monde. On sait que les Nègres et les enfans en sont ordinairement à l'abri.

Il semble donc permis de croire que la fièvre jaune peut être contagieuse pour les uns, et ne pas l'être dans certains cas pour d'autres. Cependant, il pourroit y avoir quelques circonstances particulières, telles qu'un état particulier du ciel, le règne d'une affection catarrhale ou autres, qui disposeroient généralement les corps à recevoir la contagion ; c'est ainsi qu'on peut concevoir comment elle a été si contagieuse à Cadix. Outre qu'elle n'a point accoutumé de s'y montrer, il paroît que son développement a été comme préparé et favorisé par causes générales venues de l'atmosphère ou du ciel.

La différence extrême de la température des jours et des nuits ; l'humidité de celles-ci ; les longues pluies qui succèdent à des chaleurs excessives ; les

miasmes qui s'élèvent des marais et des lacs, et qui retombent avec les rosées de la nuit ; la mauvaise qualité des eaux qui servent à la boisson, paroissent être les causes les plus générales de la fièvre jaune qui ravage les côtes de l'Amérique et une grande partie de l'Afrique. Il en est encore quelques-unes de particulières à l'Amérique septentrionale, je veux parler de la construction mal entendue des villes, de leur site mal sain, de l'usage où l'on est de bâtir sur des monceaux de bois mal entassés ; les habitations qui s'avancent sur les bords des fleuves ; les nouveaux défrichemens ; la destruction totale des arbres peuvent encore, dans certaines parties, exercer quelque influence. J'observerai que sur cent cinquante soldats de mon régiment, qui étoient en garnison au fort du Cayet, situé dans les mornes à plus de vingt lieues de la mer, il n'y eut presque pas de malades, tandis que les deux-tiers et demi de ceux qui étoient en garnison au fort Dauphin, au Port-au-Prince et au poste de Sibères, au petit Gouave, à Lansavo, près l'Arcahez, ont été atteints de la fièvre jaune.

Dans les pays situés sur les bords des lacs, des marais, et en général dans tous ceux où l'air se

trouve habituellement humide, n'importe la latitude sous laquelle se trouvent ces pays, on voit régner vers le temps des chaleurs, des fièvres périodiques rémittentes et intermittentes, dont le type varie selon la disposition, le tempérament des individus et les circonstances, plus ou moins fâcheuses, que favorisent leur développement. Ces fièvres sont susceptibles de céder aux mêmes moyens curatifs. Ainsi le *dem el monia* qui règne en Egypte, les fièvres rémittentes du Mexique, celles de l'Indoustan, des contrées méridionales de la France ne résistent pas ordinairement à l'écorce du Pérou; il semble pourtant que plus on avance vers les pôles, plus les fièvres deviennent rares.

Du Béribéri.

Il n'y a guère que Bontius qui nous ait donné quelques détails sur le béribéri. Cette maladie semble résulter d'une foiblesse des muscles des extrémités inférieures, qui leur ôte leur énergie et ne leur permet pas d'opérer les divers mouvemens avec la régularité convenable. Dans certains cas la maladie se rapproche beaucoup de l'affection vraiment

paralytique très-commune dans l'Inde. Le béribéri n'attaque guère que la classe indigente.

Le Dragoneau.

La Guinée, les déserts de l'Arabie, le Sennaar sont la patrie du dragoneau ou de la veine de Médine. Bruce en a été attaqué dans ce dernier pays. Le Chirurgien du vaisseau sur lequel il étoit, cassa le ver après en avoir tiré trois pouces, et les douleurs devinrent excessives.

Bruce croit que c'est à l'usage de l'eau stagnante des puits et des citernes, ou à l'usage de celle des pluies du tropique, qu'on trouve en creusant le sable à travers lequel elle filtre, qu'est due la formation de cette maladie singulière (1).

---

(1) M. Larrey, dans un mémoire imprimé dans le bulletin de la Société philomatique, a émis une opinion bien différente de celle de Bruce. Il pense que le corps cilindrique qu'on a pris pour un ver, n'est qu'une espèce de tissu cellulaire altéré par l'inflammation, ce qui paroît beaucoup plus analogue à l'ordre de la Nature. Du reste, Comme cette maladie locale, quelle qu'en soit la cause, semble particulière aux pays dont j'ai parlé. Cette différence d'opinion n'influe pas sur les résultats que j'ai tirés.

Avant de terminer les détails, j'observerai que les Européens qui se transplantent dans les pays chauds, ne changent rien à leur régime, sont ordinairement attaqués d'hépatitis. Voyez Larrey, Saunders, Curry.

Cet exposé des maladies endémiques montre combien est grande, sous le rapport de celle-ci, la différence qui existe entre les climats chauds et les pays froids ou tempérés : il prouve qu'il faut pour la production des affections endémiques, l'action de causes plus ou moins nombreuses, fixement établies, et que l'état du ciel et celui de la chaleur, sont, de toutes les circonstances, celles qui exercent la plus grande influence. Aussi les régions situées sous la ligne ou entre les tropiques sont-elles le théâtre d'un grand nombre de maladies constamment régnantes. D'ailleurs cette position géographique entraîne à sa suite d'autres conditions encore bien plus nuisibles, je veux dire l'inégalité grande et nécessaire qui règne entre la température des jours exaltés par l'incidence presque perpendiculaire des rayons du soleil, et la température des nuits durant lesquelles l'absence de cet astre refroidit l'atmosphère et permet aux vapeurs qui se sont élevées, de se précipiter sur la terre.

Comme ces causes exercent leur influence sur une

étendue immense du globe, qu'elles sont les plus puissantes que nous ayons trouvées, nous ne devons pas être surpris de l'universalité de certaines affections et de l'affinité que présentent entr'elles la plupart des maladies des pays chauds; ainsi, la lèpre, diversement modifiée, se trouve dans le plus grand nombre de ceux-ci; peut-être même le pian et l'yaws qui sont des maladies du même système et qui exercent des ravages analogues sur les parties intérieures, n'en diffèrent-ils pas extrêmement.

Dans les climats tempérés, au contraire, l'inconstance de l'atmosphère est un moyen de salubrité remarquable; les maladies y sont généralement plutôt l'effet du genre de vie et des moeurs que la société a introduits, que des saisons et de l'action variable du ciel. Pour s'assurer de la vérité de cette assertion, on n'a qu'à comparer les habitans de nos villes à ceux des campagnes où les causes naturelles agissent à peu près seules et où l'on ne vit que d'une vie animale.

Une autre conséquence que donnent évidemment les faits exposés, c'est l'innocuité du froid, du moins tant qu'il agit seul. Dans les régions éloignées des tropiques et rapprochées des pôles, quoique l'atmos-

phère ait des qualités aussi uniformes que dans les climats chauds, les maladies endémiques et même les affections de toute sorte sont rares (1). Il est bon de remarquer que la température des jours et des nuits ne peut y offrir qu'une différence de quelques degrés.

Les causes qui paroissent propres à déterminer les maladies endémiques, n'agissent pas toutes d'une manière constante, certaines même reviennent périodiquement, comme les saisons, etc. Aussi voit-on quelques-unes de ces maladies offrir une certaine périodicité dans leur apparition. Les fièvres intermittentes ne règnent guère que dans le temps des chaleurs; la fièvre jaune se rapproche souvent beaucoup de celles-ci sous ce rapport. On sait encore que la peste reproduit ordinairement ses ravages lorsque les vents du Sud ont établi leur maligne influence.

Ce ne seroit pas se faire des idées exactes des choses, que de croire que les maladies endémiques des pays chauds disparoîtroient à mesure que la civilisation y

(1) Il est bon d'observer pourtant que, dans ces régions, il y a toujours une saison où la chaleur peut modifier, jusqu'à un certain point, l'action du froid.

feroit des progrès ; cela pourroit être vrai jusqu'à un certain point, quant aux moeurs de quelques peuples anciens, qui, vivant peu au dehors, n'ayant avec les autres nations voisines que des relations très-bornées ou nulles ; qui, étrangers à l'esprit de commerce, s'occupoient beaucoup des moyens de donner aux lieux qu'ils devoient habiter, le plus haut degré de salubrité : ainsi, l'Egypte étoit dans les temps reculés, selon Hérodote, un pays salubre par excellence : je doute qu'aujourd'hui où nous n'avons en vue dans nos établissemens, que le gain et l'intérêt, nous puissions rendre à cette contrée les qualités qui lui avoient mérité cet éloge. Ceci n'est point exagéré, et je citerai à mon appui les causes qui m'ont paru contribuer à la production de la fièvre jaune dans les Etats-Unis.

Le climat dictoit, chez les anciens, le régime qu'il falloit suivre, et l'on trouve encore dans l'Inde une religion assez sage pour commander celui qui est le plus avantageux. Quand les Européens s'y transplantent, ils y portent leur manière de vivre qui devient meurtrière, et se rient des institutions indiennes vraiment saintes, parce qu'elles sont immédiatement utiles. La fréquence des maladies endémiques dans les climats chauds, et la nécessité d'un régime national bien

entendu, expliquent bien pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, la médecine y a été plus en honneur que dans les contrées froides du nord, pourquoi on s'y est plus occupé du régime que des médicamens, et pourquoi les philosophes étoient alors d'excellens Médecins.

Il paroît que les systèmes d'organes le plus familièrement affectés dans les maladies endémiques, sont le dermoïde et le lymphatique; la lèpre, l'éléphantiasis, le pian, le goître, l'yaws et même en quelque sorte la peste, portent sur eux leur principale impression : on diroit que, comme les causes de ces maladies sont la plupart extérieures, elles agissent plus particulièrement sur ces systèmes ; tandis qu'au contraire, celles qui agissent à l'intérieur, comme les alimens, les boissons, etc., en affectent d'autres, ou n'attaquent ceux-ci que secondairement.

Je ne sais si le système hépatique auroit avec ces derniers quelques relations intimes ; mais la fièvre jaune, l'hépatitis, etc., indiquent que celui-ci est aussi souvent affecté. Peut-être que la chaleur a sur lui des effets directs qui nous sont inconnus.

C'est une différence bien remarquable que celle qu'on observe dans les degrés de facilité avec lesquels

s'acquièrent les diverses affections endémiques : il suffit, pour les unes, d'une légère fréquentation des lieux où elle règne; pour d'autres, il faut l'action long-temps continuée des causes productrices; pour certaines, un long acclimatement est nécessaire; pour d'autres, enfin, les individus ont besoin d'être devenus, par une succession de générations, les naturels du pays.

Les fièvres intermittentes, la fièvre jaune attaquent presque instantanément; la lèpre, l'éléphantiasis, offrent des exemples du second cas; le goître, en est un du troisième; et la plique, enfin, semble tellement attachée au sang d'une nation, qu'elle ne se répand que sur les étrangers qui ont perdu leur caractère primitif et pris celui de la nation même (1).

En général, ce sont les maladies des pays chauds

---

(1) C'est une preuve bien singulière de la faculté qu'ont certaines maladies de s'attacher à une nation entière, et même exclusivement à toutes les autres, du moins pour un temps, que celle que fournit la suette. Cette affection meurtrière tourmenta le sang Anglais sous toutes les latitudes, en même-temps qu'elle épargnoit les individus des autres nations. Bientôt après, elle transporta ses fureurs sur plusieurs autres peuples.

qui s'acquièrent avec le moins de difficulté, tandis que celle des climats froids ou tempérés ne se répandent que lentement. On peut d'ailleurs établir comme une sorte de loi que les maladies endémiques attaquent avec d'autant plus de promptitude et de facilité, qu'elles se rapprochent plus des affections fébriles; car il ne faut pas confondre la faculté de se transmettre par contagion que possèdent quelques maladies avec l'influence endémique. Ce qui est à remarquer, c'est que, par l'effet de certaines circonstances, on devient très-peu sensible à l'action des causes qui produisent ces maladies.

Cette faculté contagieuse est commune au plus grand nombre des maladies des pays chauds : ce sont principalement celles qui dépendent de causes très-générales, comme les qualités de l'air et de la température, qui semblent la posséder au plus haut degré. En effet, la veine de Médine, l'éléphantiasis, qui sont plutôt le produit de circonstances particulières, se rapprochent sous ce rapport des affections endémiques qui règnent dans quelques-unes de nos contrées. Ainsi, le goître ne se communique point par contagion, et la plique ne devient contagieuse

que pour ceux qui sont depuis long-temps préparés à l'infection.

On pourroit d'abord être porté à croire que la faculté contagieuse est d'autant plus grande, que ces maladies se rapprochent plus des affections fébriles; cependant, outre que les fièvres périodiques ne paroissent pas se communiquer par contagion, que la fièvre jaune ne se communique que dans certains cas, il est évident que plusieurs des maladies qui affectent les systèmes dermoïde et lymphatique, disputent cette prééminence aux affections fébriles.

Quand on n'étend pas suffisamment ses idées, on est tenté d'être surpris de la facilité avec laquelle s'est propagée et maintenue la maladie syphillitique; mais la faculté contagieuse de la lèpre et de la peste, doivent rendre notre étonnement beaucoup moindre: elle nous prouve qu'il n'y a qu'une différence peu grande entre le degré de facilité avec lequel les diverses affections contagieuses se transmettent et persistent.

On voit une espèce de gradations régner sous ce rapport; tantôt il faut le secours du climat et des autres causes; tantôt le contact seul du virus suffit. Ainsi le pian, l'yaws, la vérole n'ont besoin pour se

transmettre que du contact du virus, sur une surface délicate et dénuée d'épiderme; soit parce que le virus qui les propage est immédiatement introduit dans le corps, et par une voie sur laquelle la vitalité a plus d'énergie, soit parce que sa faculté contagieuse est plus active; la disposition à en être affecté se trouve très-générale; aussi le nombre de ceux qui sont insensibles à l'action du virus est bien foible.

Il ne faut pas négliger de joindre à ces circonstances le mode plus particulier de transmission. Il est probable que, toutes choses égales d'ailleurs, la lèpre devoit s'éteindre en Europe, parce qu'elle ne se communique point par des voies dont on ne puisse facilement se mettre à l'abri. Si l'on ne peut espérer de faire disparoîrre le syphillis, ce n'est pas probablement que le virus qui le propage soit plus énergique qu'un autre: c'est que les moyens de sa transmission, au lieu d'être soigneusement évités, sont au contraire recherchés avec avidité.

Comme l'on voit des personnes, à la vérité, en petit nombre, sur lesquelles le virus syphillitique ne produit aucune impression, on voit de même un privilége analogue pour les autres maladies éminemment contagieuses.

Il est si vrai, que la peste a besoin, même dans les pays où elle est endémique, d'une disposition particulière du corps qui en permette ou en favorise le développement, qu'on la voit attaquer, tantôt les naturels, tantôt les étrangers. Si cet état du corps n'étoit pas nécessaire, et si, presque toujours, il n'étoit pas dû à l'action des causes étrangères à la contagion, on concevroit difficilement pourquoi la peste ne continue pas ses ravages dans un pays où elle a commencé de paroître, et n'attaque pas indifféremment les individus de ce pays.

Cette disposition des corps à favoriser l'action d'un virus ou d'un miasme quelconque, se perd ou s'affoiblit dans certains cas, par le développement de la maladie, comme le prouvent la peste et la fièvre jaune.

Il semble qu'il est plusieurs maladies endémiques dont on est atteint d'autant plus facilement, qu'on est moins en rapport avec l'action des causes qui le produisent. Telle est la fièvre jaune, qui respecte plus les Américains et les Nègres que les Européens: parmi ces derniers, ceux qui sont nés le plus près des pôles, sont le plus exposés à cette fièvre et en sont le plus maltraités.

Nous n'avons aucune donnée solide pour l'explication de ces faits ; car, s'il est vrai qu'avoir été atteint d'une de ces maladies endémiques, qu'elles soient contagieuses ou non, soit un motif pour en être désormais à l'abri, ou plus difficilement atteint ; il est également certain que quelques-unes d'elles ont un singulier penchant à se reproduire. Ainsi l'on voit des personnes qui, pour éviter le retour des fièvres intermittentes qu'elles ont déjà éprouvées, s'éloignent du foyer de l'endémicité, sans se mettre pour cela à l'abri du danger : il semble alors que la nature ait pris l'habitude de répéter, à certaines époques, cette série de phénomènes, et il suffit de la moindre cause pour qu'elle mette cette habitude en jeu.

Quoique la lèpre soit manifestement contagieuse, elle paroît exiger, pour se développer ou persister, que le climat et les autres causes qui la produisent exercent leur influence. A ce sujet, on pourroit citer plusieurs exemples où l'on a vu des lèpres portées dans nos contrées, soit de nos jours, soit dans les siècles passés, sans que cette affection se soit communiquée, malgré des contacts répétés. En Egypte, au contraire, il suffit d'avoir des rapports peu intimes avec les lépreux, de se servir des linges qui les

ont couverts, pour que la maladie se propage.

Il paroît que les Européens, par le long séjour qu'ils firent du temps des croisades, dans l'Egypte, la judée, etc., acquirent à un haut degré la disposition nécessaire au développement de la lèpre. La maladie étoit favorisée d'ailleurs par le genre de vie que le peuple surtout menoit alors; par l'oppression et la pauvreté dans laquelle il vivoit et qui lui défendoit les moyens de propreté nécessaires. Aussi la lèpre disparut-elle assez promptement, lorsque les relations avec l'Orient furent interrompues, ou devinrent très-rares.

On n'est nullement autorisé à regarder cette disparution comme l'effet du développement rapide du mal vénérien; car la lèpre ne céda pas tout d'un coup et ne s'éteignit que peu à peu, long-temps après que le syphillis se fût montré. Il est si peu vraisemblable que cette maladie ait été le frein de l'autre, qu'au contraire elle la favorise dans certains cas. Larrey et Swediaur l'affirment; et assez souvent dans l'Indoustan j'ai remarqué que la lèpre succède à la maladie vénérienne.

En général les maladies endémiques ne s'excluent pas mutuellement. Les lépreux se trouvent attaqués

de la peste ; et les nègres atteints du pian ou du mal rouge de Cayenne, qui est assez analogue aux affections lépreuses, ne sont pas exempts de la fièvre jaune. Quant au goître et à l'éléphantiasis, on pense bien qu'ils sont trop circonscrits, pour empêcher le développement d'une autre maladie endémique ; des fièvres intermittentes, par exemple, que le malade s'exposeroit à acquérir, etc.

On voit aussi la vérole s'associer à la lèpre ainsi qu'à la plique, et la fièvre jaune semble même dans certains cas se compliquer avec des fièvres rémittentes.

Nous ignorons jusqu'à quel point la co-existence de la lèpre et de la peste, de l'yaws et de la fièvre jaune, etc., augmente le danger attaché à ces affections isolées ; mais si nous jugeons de ce qui doit arriver en ce cas, par ce qui a lieu lorsqu'une fièvre un peu grave attaque des personnes atteintes d'affections syphillitiques profondes, nous devons croire que cette association ne peut être que très-fâcheuse.

Les maladies endémiques sont également susceptibles de se combiner avec une foule d'autres affections qu'il seroit beaucoup trop long d'énumérer. S'il faut en croire les Médecins qui ont traité de la plique, on voit paroître, pour peu qu'on trouble la marche

de celle-ci, un certain nombre de maux plus ou moins divers, tantôt nerveux, et tantôt portant leur impression sur les systèmes musculaire et lymphatique, etc., mais nous n'avons pas des observations assez rigoureuses pour qu'on puisse décider si ces affections sont l'effet immédiat du désordre qu'on a fait éprouver à la plique, ou si celle-ci ne fait que les préparer ou en favoriser le développement chez ceux qui y sont déjà convenablement disposés.

Il paroît que ce qui rend la peste si meurtrière dans certaines ciconstances, c'est moins son caractère particulier que sa complication avec toute autre affection fébrile, soit putride, ataxique, catarrhale, etc. Celles-ci peuvent être sporadiques et particulières à quelques individus, ce qu'on reconnoît au petit nombre de malades qui présentent la complication. Quand elles règnent généralemeut, ce qui semble être le cas le plus ordinaire des pestes qui ont ravagé l'Europe, le danger est commun à la foule.

Des faits dont l'énumération nous meneroit trop loin, semblent même prouver que ce sont ces affections fébriles qui favorisent assez communément l'action du virus pestilentiel, et disposent le corps au développement de ses effets, qui sont alors meurtriers.

L'existence de ces complications est prouvée par les observations qui constatent que la peste s'est plusieurs fois associée, chez certains individus, à des fièvres intermittentes.

La guérison des maladies endémiques doit être nécessairement très-difficile dans les pays où elles prennent naissance, puisque la première loi dans tous les cas, doit être de se dérober à l'influence des causes productrices; c'est même de l'hygiène qu'on doit espérer les plus grands succès, comme paroissent l'avoir senti les anciens Egyptiens et les Indiens.

Quand la maladie est très-contagieuse et qu'on ne connoît pas de traitement propre à la guérir, une chose importante, c'est d'éloigner ou de bannir les malades. Aussi les anciens n'avoient pas manqué de mettre ce précepte en vigueur; ils défendoient l'entrée des villes aux lépreux; et pour donner plus de poids à la défense, ils invoquoient souvent à son appui les secours de la religion et des Dieux. On trouve encore une partie de ces usages conservée dans un grand nombre de lieux qu'habitent les peuplades de l'Afrique, celles surtout qui sont le moins civilisées.

Les Français ont eu recours en Egypte à des moyens

plus humains et bien plus sages contre ceux qui étoient attaqués de la peste.

De même que les climats modifient certaines des maladies endémiques, comme le prouvent le pian, l'yaws et la peste transportés en Europe, ils doivent aussi modifier le traitement. On sait que telle méthode ou telles substances, très-utiles dans un lieu, deviennent peu avantageuses ou nuisibles dans d'autres; ainsi, les sudorifiques suffisent souvent sous les tropiques pour la guérison du syphillis, tandis qu'ils seroient insuffisans en Europe. Du reste, on sent bien que les moyens curatifs doivent varier ainsi que les préceptes hygiététiques, selon l'espèce et la nature du mal.

Il est assez singulier que les deux spécifiques que possède la Médecine, soient tous les deux appliqués à des maladies endémiques. L'efficacité du mercure et de l'écorce du Pérou ont dû faire croire à la possibilité de trouver des moyens également puissans contre les autres espèces d'affections endémiques; c'est pour cela sans doute qu'on a cherché pendant long-temps des spécifiques contre la peste, et qu'on en cherche encore contre la fièvre jaune. Quoiqu'on ne puisse pas nier la possibilité de ces découvertes,

puisque les fièvres intermittentes pernicieuses ont une marche tout aussi rapide et aussi meurtrière que celles-ci, on est tenté de regarder ces recherches comme assez frivoles.

Tous les faits se réunissent pour prouver que dans les contrées qui jouissent d'une température variable et modérée, on ne doit pas s'attendre à la production des maladies généralement répandues et décidément contagieuses. Le goître est borné à des portions très-resserrées de nos pays; la plique règne dans certaines contrées soumises à l'influence des causes générales et uniformes, mais elle ne se communique par contagion qu'aux naturels du pays. Les fièvres périodiques, outre qu'elles ne sont point exclusives aux climats tempérés, paroissent ne pouvoir jouir que très-difficilement de la faculté contagieuse. Ainsi, il est permis d'avancer que le virus syphillitique n'a point pris naissance en Europe, comme certains l'ont prétendu, et que nécessairement, il doit avoir été porté d'ailleurs.

Chacun a pu reconnoître avec moi combien les climats chauds étoient plus susceptibles d'enfanter des maladies endémiques que les climats froids ou tempérés; comment celles-ci étoient tantôt constantes, tantôt périodiques;

combien étoit grande l'influence que pouvoit exercer sur elles un régime bien entendu ; comment leur multiciplité dans les pays chauds avoit dû influer sur les progrès de la Médecine et de l'hygiène surtout. On a pu voir quelles différences présentent les affections endémiques des divers climats sous le rapport de la facilité qu'elles ont à être naturellement acquises et se communiquer par contagion ; comment les maladies pouvoient s'associer entr'elles, s'unir à d'autres, et devenir ainsi plus meurtrières et plus aisées à acquérir. On a pu noter les motifs de certains usages des anciens, relativement aux maladies endémiques contagieuses, les modifications qu'elles reçoivent de l'action de différens climats, sous le rapport de leur nature et de leur traitement, et remarquer cette circonstance singulière de la découverte de deux spécifiques contre deux sortes de maladies endémiques ; et, enfin, on a dû se convaincre de ce résultat, que l'Europe n'étoit pas propre à la production des maladies endémiques générales et contagieuses.

Daignez agréer ces Considérations médicales, Illustres Professeurs, non pas comme un travail digne de vous, mais comme le gage de mon zèle.

Honoré de vous appartenir, je vais consacrer mes veilles au soulagement de mes semblables, et tâcher de mériter votre bienveillance.

FIN.